

Des experts sur la trace des familles des « oubliés » de la canicule

LE FIGARO

LUNDI 22 SEPTEMBRE 2003

C'est une liste de 86 noms, remise par la mairie de Paris au cabinet Coutot-Roehrig. Début septembre, ce dernier s'était bénévolement proposé pour rendre leur histoire aux victimes de la canicule, inhumées dans le carré des indigents du cimetière de Thiais (Val-de-Marne) parce que leurs corps n'avaient pas été réclamés. Le plus vieux avait 98 ans, le plus jeune 36 ans. Mercredi 17 septembre, trois équipes de généalogistes sont parties à la recherche de leurs descendants. Dès vendredi, les premiers membres de ces familles éclatées ont été retrouvés.

Delphine Chayot

Ils s'appelaient Philippe, Suzanne et Simone. « D'eux, nous savons simplement qu'ils sont nés et morts à Paris. » Parti de ces renseignements sommaires, Thierry Boudot, chef d'une équipe de quatre généalogistes, doit désormais remonter le temps pour trouver, dans le passé des trois défunts oubliés, la trace de leurs héritiers. La reconstitution de leurs histoires, morceau par morceau, se fera au travers des actes dressés par l'administration. « Notre chance est de disposer de l'état civil sans doute le plus complet et le plus rigoureux du monde », souligne Thierry Boudot.

L'acte de naissance de Philippe Heurteaux, mort sans postérité un 14 août 2003 à l'âge de 77 ans dans son appartement du XV^e arrondissement de Paris, livre ainsi aux enquêteurs leurs premiers indices. Il ne s'est jamais marié. Son père, Paul-René, pharmacien, croix de guerre et chevalier de la Légion d'honneur, est mort en 1988 en région parisienne. Sa mère, Simone, est née dans les Hauts-de-Seine en 1900. Le couple s'était marié en 1921 à Paris. Mais les généalogistes s'appuient sur une autre source, tout aussi instructive. Le recensement de la population, réalisé dans la capitale tous les cinq ans entre 1926 et 1946, dresse la composition des foyers parisiens rue par rue. « En 1946, Philippe, alors étudiant, vit rue Bonaparte avec son père. Une femme, professeur de danse de son métier et désignée comme pensionnaire, réside alors sous le même toit, constate Pierre-Jean Robert, généalogiste dans l'équipe. Les parents de notre défunt se sont donc séparés. »

Retour au greffe du tribunal de grande instance, où est entreposée « la mémoire de Paris ». Dans ses longues pièces au plafond voûté, où la lumière entre par des fenêtres rondes, sont alignés des milliers de registres, répertoriant les copies poussiéreuses de l'ensemble des actes dressés par l'administration. L'acte de mariage des parents – « le document le plus instruc-

tif », selon Thierry Boudot – confirme le divorce de Paul-René et Simone, après dix-sept ans de vie commune. Mais le jeune homme gardera des liens avec ses deux parents. Le père de Philippe s'est remarié en 1946 avec sa danseuse, une Renée-Jeanne trop âgée alors pour avoir des enfants. D'acte en acte, l'équipe reconstitue l'histoire d'une famille désunie.

Guillaume Roehrig compare ainsi la généalogie à « une sorte de jeu de piste, où chaque acte renvoie à un autre jusqu'à la résolution de l'énigme ».

D'après Thierry Boudot, « une grande partie du travail se fait aussi par téléphone. Une voisine, un oncle par alliance ou un propriétaire peuvent donner les meilleures pistes. » Philippe Heurteaux, apparemment sans

profession, semble avoir vécu par la suite des rentes léguées par son père.

Mais alors que toutes les pièces semblaient entre les mains des enquêteurs, l'un d'eux fait une découverte troublante, en consultant le recensement de 1931 : à cette date, Philippe vivait avec ses deux parents et une jeune Nicole, qui semble être sa sœur. Qu'est-elle devenue ? L'équipe se lance dans une « battue ». Un travail de fourmi qui consiste à consulter, année par année et arrondissement par arrondissement, toutes les naissances dans la capitale. Nicole, née en 1922, est morte peu avant ses treize ans. « Voilà l'événement qui a sans doute précipité le déménagement des parents, puis leur divorce trois ans plus tard », comprend le généalogiste.

Philippe n'a donc ni frère ni sœur et aucun héritier direct. Les enquêteurs se tournent alors vers une parenté plus éloignée. Trois cousines germaines, du côté de son père, sont encore en vie. L'enquête pour la mairie de Paris s'achève sur un coup de fil. C'est une femme âgée de 80 ans qui apprend la mort de son cousin, sans émotion apparente. Elle ne l'a pas vu depuis l'âge de dix ans, dit-elle. Leurs parents s'étaient brouillés « pour des affaires de gros sous ». Elle a simplement entendu dire qu'il « était original » et que, « sans famille », « il avait fini par se replier sur lui-même ».

« J'ai cherché ma mère pendant quarante ans »

Au bout du fil, les larmes d'une jeune femme. Elle ne soupçonnait pas l'existence de sa grand-mère dont un généalogiste vient de lui apprendre, par téléphone, la mort à Paris. Elle a 18 ans et vit en Corse. Son père est le fils de Suzanne *, victime de la canicule enterrée à Thiais. « Je la cherchais depuis près de quarante ans, dit-il à l'enquêteur qui entend vérifier ses informations avant de transmettre un nom et une adresse à la mairie de Paris. Je l'ai perdue de vue en 1963 quand je me suis engagé dans l'armée. » Suzanne a quitté l'Hérault et s'est remariée à Paris, laissant derrière elle trois enfants : deux fils et une fille, morte peu après la disparition de sa mère. « Elle n'est pas venue à l'enterrement, murmure le fils de Suzanne. Et nous n'avons jamais compris pourquoi elle était partie sans laisser d'adresse. » Les deux frères reçoivent des nouvelles des années plus tard, par le biais d'une facture envoyée par une assistante sociale. Jean demande l'adresse de sa mère qui refuse de la communiquer. « Je l'ai retrouvée par mes propres moyens, dit-il, mais elle n'a jamais voulu me parler. » « On a montré du doigt des enfants qui auraient laissé mourir leurs parents dans la solitude, remarque un généalogiste. Mais on se rend compte que certaines histoires familiales sont extrêmement compliquées. »

*Le prénom a été modifié.